

Dans cette partie du Sermon sur la Montagne, Jésus commente et critique l'interprétation de la Loi faite par les rabbis. Tout ce que dit Jésus revient à une protestation contre la violence exercée envers autrui. Jésus dénonce toutes les formes de violence et donc une certaine manière de lire la Loi qui tolère la violence. Jésus rabaisse le seuil de tolérance de la violence, ne supportant même pas ces petites violences que sont les injures ou les paroles dépréciatrices. De même dans la deuxième antithèse, le refus de l'attitude prédatrice vis-à-vis de la femme est porté jusqu'à l'interdit du regard de convoitise. La troisième antithèse est également une dénonciation de la violence faite à la conjugalité. La quatrième antithèse proteste contre cette violence qu'est la parole en laquelle on ne peut se fier.

Jésus ne vient pas donner quelques amendements à la Loi de Moïse. Il ne vient pas, comme les rabbis, ajouter quelques lignes à la jurisprudence. La pensée de Jésus n'est pas juridique. Il se plaît au contraire à briser la logique juridique en affirmant que plus l'injure sera banale, plus haute sera l'instance qui la jugera. Un des fondements de la justice est la proportionnalité entre la gravité de la faute et le châtement. Mais, cela, c'est la cuisine humaine. Ce n'est pas celle de Dieu. Ici, Jésus est la voix de Dieu : « Moi, je vous dis ». Or ce que Dieu veut, c'est sauver la relation, c'est-à-dire nous faire exister en tant qu'êtres de relation. Aujourd'hui, les psychiatres montrent que l'être humain ne peut s'épanouir que dans un réseau de relations, depuis l'enfant dans le ventre de sa mère jusqu'aux sommets de l'âge le plus avancé. Cela est déjà vrai pour tant d'espèces animales. Certes, le meurtre tue la victime mais il tue aussi moralement l'assassin en tant qu'être de relation. Aussi toute violence envers les autres se retourne contre son auteur car c'est son humanité qui est blessée. La prison où finit celui qui n'a pas voulu s'entendre avec son adversaire n'est autre que son âme amputée de la dimension relationnelle. Il ne s'agit pas seulement de sauver tous ces petits contacts que nous avons au cours de nos journées, petits bavardages qui n'engagent à rien mais qui continuent de nous socialiser. Il s'agit encore plus de ces relations qui nous nourrissent, de ces relations qui nous habitent, celles qui ne cessent de se rappeler à notre souvenir, ces relations où nous sommes vraiment partis à la rencontre de l'autre et de sa différence.

La relation conjugale étant la relation humaine la plus intense et la plus volontaire, c'est là qu'il faut nous montrer le plus humain. C'est là que toute violence est la plus intolérable. En sauvant le bien de l'autre, sa dignité, c'est soi-même qu'on sauve.

C'est une illusion de vouloir s'aménager un double univers, un lieu où nous serions bons et un lieu où nous serions sans pitié, un lieu où nous serions tenus de dire la vérité et un lieu où la vérité ne serait que partielle, d'où l'exigence que notre oui soit oui. Le vrai oui ne peut être donné sous la contrainte d'un serment. Si le serment offre seul la garantie de la vérité, c'est que le mensonge est autorisé en dehors du serment. Mais que vaut la contrainte du serment et quelle est la vérité d'une parole qui n'est pas libre ? Celui à qui l'on ment n'est pas respecté. Celui que l'on pousse à mentir parce qu'on le menace ou parce qu'il doit faire bonne figure, n'est pas non plus respecté. Un enfant qui ment à ses parents pour cacher ses mauvaises notes exerce une violence envers ses parents. Mais celle-ci est une défense contre la violence que les parents exercent envers l'enfant en lui mettant la pression. Toutes ces petites violences suscitées par l'angoisse des mauvais résultats empêchent la rencontre de l'autre dans une parole libre. Ce que Jésus sauve, c'est la confiance comme lieu de la relation.

Jésus n'a pas fait que dénoncer la violence, il a aussi agi. Alors que dans la société où il vivait, l'exclusion était partout : entre juifs et non-juifs, entre riches et pauvres, entre malades et bien-portants, entre hommes et femmes, entre justes et pécheurs. Même entre différents courants du judaïsme, chacun cherchait à protéger sa pureté. Les gens de Qumran se retiraient au désert. Les Zélotes préparaient la guerre. Les pharisiens excluaient les déviants de la synagogue. Jésus, au contraire, a réuni des gens de tous horizons, Matthieu le publicain et Simon le Zélote, des femmes parmi ses disciples, le riche Zachée et le mendiant Bartimée, le notable Nicodème et la samaritaine. Il rencontre les lépreux, les possédés, le centurion romain. Il parle avec tous, même avec ceux qui projettent de le faire mourir. Son enseignement est une main tendue vers eux. Son comportement est à l'opposé de ce qui génère la violence. Toujours, il accueille l'humanité de l'autre, lui donne la parole. Jésus n'enferme pas les gens ni dans des préjugés ni à l'intérieur de frontières. Il les réintègre : le possédé de Gennésareth dans sa famille, les lépreux devant les prêtres du Temple, la femme aux saignements incessants à sa vie sociale, les hommes à la rencontre les uns des autres.